

persuasive, et chacun lui concédait volontiers ce qu'il affirmait; mais ce qu'il y avait de bizarre, c'est qu'il blessait le sentiment intime des gens dont il sollicitait l'appui; il les offensait même sans nécessité, en ce qu'il ne pouvait contenir ses opinions et ses saillies touchant les objets de la religion.

L'activité de Basedow ne pouvait s'en tenir à des écrits: il voulait agir; la pratique était le but qu'il poursuivait ardemment; il entendait prouver au monde entier, par les épreuves du fait, la valeur et l'efficacité de son système. « Il avait, dit M. Ch. Dollfus, voyagé pour sa doctrine, comme d'autres pour leur marchandise. Il s'était institué à la fois pontife et missionnaire de la nouvelle église pédagogique, et chargé de se répandre lui-même. » Le voyage qu'il fit à travers l'Allemagne, et qui l'avait conduit à Francfort, ne fut pas sans résultat. Malgré son franc parler sur la religion, et l'intempérance de ses attaques contre le mystère de la sainte Trinité, il sut gagner à sa cause bien des gens, et en particulier le prince d'Anhalt-Dessau.

Avec ce concours, il fonda dans la ville de Dessau l'établissement devenu célèbre en Allemagne sous le nom de *Philanthropie*. En 1776, il publia sur cet établissement un rapport où il parlait sur un ton dithyrambique des résultats qu'il obtenait de sa méthode. Il était adressé « aux tuteurs, avocats et bienfaiteurs de l'humanité, ainsi qu'aux cosmopolites éclairés, » et dédié à l'empereur Joseph, au roi de Danemark et à l'impératrice Catherine. « Envoyez-nous, disait-il, des élèves; ils sont heureux chez nous, et font de bonnes études. Ils y apprennent d'une manière naturelle, sans fatigue et sans punition, le latin, l'allemand, le français, l'histoire naturelle, la technologie et les mathématiques. Il faut six mois à Dessau pour apprendre à parler une langue, et six autres mois pour y joindre la perfection grammaticale. Nos méthodes rendent les études trois fois plus courtes et trois fois plus agréables. En quatre ans, un enfant de douze ans est préparé pour les études universitaires, sans qu'il ait ensuite besoin de passer par la faculté de philosophie. » — « Notre entreprise, dit-il ailleurs, n'est ni catholique, ni luthérienne, ni réformée; elle peut même accommoder les juifs et les mahométans. Nous sommes des philanthropes, des cosmopolites, et notre but est de former des Européens dont la vie puisse être aussi inoffensive, aussi utile et aussi heureuse qu'il est possible de l'espérer avec le secours de l'éducation... Le soin d'élever chaque élève dans la religion paternelle est abandonné au clergé; mais nous nous chargeons nous-mêmes de la religion naturelle et de la morale, partie essentielle de la philosophie. »

Comme on le voit, le *Philanthropin* reposait, quant à la religion, sur le déisme de Rousseau; quant à la morale, sur la philanthropie; quant à la politique, sur le cosmopolitisme des nations civilisées. Il se soutint durant une période de dix années (1774-1785). En 1782, il possédait cinquante-trois pensionnaires. On en envoyait depuis Riga et Lisbonne. Le caractère bizarre de son fondateur contribua sans doute, plus que le système lui-même, à sa ruine. Des excès de boissons, un procès avec Wolke, son émule dans l'enseignement de l'institution, contribuèrent à discréditer Basedow, et assombrèrent les dernières années de sa vie. Son activité fiévreuse le suivit jusqu'au bout. En 1785, il rééditait encore son *Traité élémentaire*, et écrivait l'ouvrage intitulé *De la méthode d'enseignement du latin par la connaissance des choses*, puis un opuscule sur l'enseignement de la lecture. En 1786 parut son dernier ouvrage, sous ce titre : *Nouvelle méthode pour apprendre à lire, pour connaître Dieu et enseigner les langues avec la plus grande exactitude*.

Au mois de juillet 1790, une hémorragie surprit Basedow à Magdebourg, où, depuis 1785, il s'en allait enseigner chaque année, durant quelques mois, dans une école de filles. « Il sentit venir sa fin, dit M. de Roumer, dicta encore quelques suppléments à son testament, dit tendrement adieu à son plus jeune fils, et mourut en pleine connaissance, le 25 juillet, à l'âge de près de soixante-sept ans. » Il ne laissait d'autre héritage que son corps, dont il disposa au moment de mourir : « Je veux, dit-il, qu'on me dissèque pour le bien de mes semblables. »

BASEILHAC (Jean, dit le frère CÔME ou COSME), chirurgien français, né à Puystruc, près Tarbes, en 1703, mort en 1781. Il était fils de Thomas et petit-fils de Simon Baseilhac, chirurgiens distingués.

Nommé chirurgien ordinaire du prince de Lorraine, il perdit son protecteur en 1728, et entra chez les feuillants, sous le nom de frère Donat, et avec l'express condition de pouvoir encore exercer l'art chirurgical, pour lequel il avait un goût profond. Dans le grand nombre de malheureux qu'il voyait chaque jour, il fut frappé de la quantité des individus qui étaient sujets à la maladie dite de la pierre, et résolut de rendre les méthodes d'opération plus faciles et moins dangereuses. Après plusieurs années de méditations prolongées, il inventa le lithotome caché, instrument véritablement remarquable pour son époque, et au moyen duquel Baseilhac obtint de nombreux succès, qui le dédommagèrent des attaques malveillantes dont il était l'objet. Sa réputation devint telle, qu'il jugea à propos de fonder

un hospice spécial près de la porte Saint-Honoré. Outre les talents dont il faisait preuve, frère Côme exerça toujours la chirurgie avec le plus grand désintéressement. L'argent du riche servait au soulagement du pauvre, et jamais, on peut le dire, il ne donna l'exemple de la dureté ou de l'avarice. Le reproche qu'on pourrait lui faire serait peut-être d'avoir tiré trop grande vanité de ses succès; mais ses autres qualités compensent trop ce défaut pour qu'on puisse le lui reprocher. Outre les perfectionnements que le frère Côme apporta dans les opérations de la taille, on lui doit des instruments pour l'opération de la cataracte, par la méthode d'extraction, et un trois-quarts courbe pour la ponction de la vessie par l'hypogastrie dans les rétentions d'urine. Scarpa, qui l'a vu opérer plusieurs fois, dit qu'il était curieux par sa dextérité et sa promptitude, et qu'il accordait difficilement aux gens de l'art, nationaux ou étrangers, la liberté d'assister à ses opérations. Il a laissé les ouvrages suivants : *Recueil de pièces importantes sur l'opération de la taille, faite par le lithotome caché, avec un mémoire concernant la rétention d'urine causée par l'embarras du canal de l'urètre* (Paris 1751, in-12). *Addition à la suite du recueil de toutes les pièces qui ont été publiées au sujet du lithotome caché* (Paris 1753, in-12). *Réponse à M. Levocher* (Paris 1756, in-12). *Nouvelle méthode d'extraire la pierre par-dessus le pubis* (Paris 1779, in-8°).

BASEL, nom allemand de Bâle, en Suisse.

BASELICE, ville de l'Italie méridionale, dans l'ancien roy. de Naples, prov. de Molise, à 30 kil. S.-E. de Campobasso; 4,406 h.

BASELIUS (Jacques VAN BASLE), écrivain hollandais, né en 1530, mort en 1598. Il s'est occupé de théologie et d'histoire, et il a laissé un récit du siège de Berg-op-Zoom en 1598. — Son petit-fils, Jacques BASELIUS, fut un théologien distingué, très-versé dans l'histoire civile et ecclésiastique. Il a écrit une *Histoire des progrès et de la réforme de la religion en Belgique* (Leyde, 1657).

BASELLACÉ, *Ér. adj.* (ba-zèl-la-sé — rad. *baselle*). Bot. Semblable à la *baselle*.

— s. f. pl. Famille, ou, suivant d'autres auteurs, simple tribu des atriplicées ou chénopodées, ayant pour type le genre *baselle* : Dans les BASELLACÉES, le calice persiste membraneux ou charnu. (Ad. de Jussieu.)

— *Encycl.* Cette petite famille, formée par M. Moquin-Tandon d'un certain nombre de genres de la famille des chénopodées, qui paraissent former le passage de celles-ci aux portulacées; type d'une petite famille, pour quelques auteurs. Il renferme cinq ou six espèces, propres à l'Asie équatoriale, et dont plusieurs sont cultivées comme plantes potagères, acidules et rafraîchissantes : On est parvenu à acclimater en France la *BASELLE ROUGE* et la *BASELLE BLANCHE*. On appelle *BASELLE* une sorte d'épinard abondant en feuilles, et qui ne peut passer l'hiver. (Raspail.)

BASELLE s. f. (ba-zè-le). Bot. Genre de plantes de la famille des chénopodées, qui paraissent former le passage de celles-ci aux portulacées; type d'une petite famille, pour quelques auteurs. Il renferme cinq ou six espèces, propres à l'Asie équatoriale, et dont plusieurs sont cultivées comme plantes potagères, acidules et rafraîchissantes : On est parvenu à acclimater en France la *BASELLE ROUGE* et la *BASELLE BLANCHE*. On appelle *BASELLE* une sorte d'épinard abondant en feuilles, et qui ne peut passer l'hiver. (Raspail.)

— *Encycl.* Les *baselles* sont des herbes annuelles, charnues, succulentes, volubiles; à feuilles alternes, pétiolées, planes, larges, très-entières; à épis simples ou rameux, axillaires, solitaires, dressés et aphyllés. Les fleurs sont petites, éparées, méridiennes, adnées par la base, tribractéolées; les pétales sont pourpres. Ces plantes sont originaires de l'Asie équatoriale, où on les cultive comme plantes potagères. On en compte cinq ou six espèces, parmi lesquelles nous signalerons la *baselle rouge*, appelée aussi *épinard du Malabar*, brède d'Angole, *gandole* ou *épinard rouge*. Sa tige, haute de 1 m. 50 à 2 m., est grimpante, rameuse, succulente, de couleur rouge pourpre; les feuilles alternes, ovales, entières, charnues, sont également de couleur rouge. On mange la *baselle* comme l'épinard commun. Le fruit est une baie noire qui exprime un suc pourpre employé, dit-on, utilement en fomentation sur les boutons de la petite vérole. La *baselle rouge* est cultivée comme légumière en Chine. Elle réussit fort bien en France. Les graines doivent être semées en février, mars ou avril, sur couche chaude et sous châssis. Les froids passés, on repique en pleine terre et contre un mur treillagé, à l'exposition du midi. La *baselle blanche* porte le nom d'*épinard blanc du Malabar*; et la *baselle tubéreuse* donne des racines que les femmes de Quito mangent pour augmenter leur fécondité.

BASELLI (Benotti), médecin et chirurgien de Bergame, né vers le milieu du xvi^e siècle, mort en mai 1621. Après avoir étudié la médecine à Padoue, il voulut, en 1594, se faire admettre dans le collège des médecins de son pays, et vit sa demande rejetée par le corps tout entier, qui considérait la chirurgie comme un art dégradant. Pour se venger, et pour

attaquer le préjugé dont il était la victime, il écrivit alors : *Apologia, qua pro chirurgiae nobilitate chirurgi strenue pugnantur, libri tres* (Bergame, 1604, in-4°).

BASELLOÏDE *adj.* (ba-zèl-lo-i-de — de *baselle*, et du gr. *eidos*, aspect, forme). Bot. Qui ressemble à la *baselle*.

BAS-EMPIRE, nom sous lequel on désigne l'empire romain depuis Constantin, d'autres disent depuis Valérien, et l'empire grec depuis Théodose. Il s'entend comme synonyme de décadence, de corruption, de bassesse et d'anarchie gouvernementales, et se donne, par analogie, aux nations déchues, dégradées, livrées aux révolutions de palais, ou asservies par les factions militaires. L'histoire du Bas-Empire n'est, en effet, que le récit d'une longue suite d'usurpations et de crimes, au milieu desquels tout sentiment de ce qui fait la grandeur morale et la dignité des nations semble avoir complètement disparu. Nous allons essayer de la résumer rapidement dans son ensemble, de rechercher les causes morales de dissolution et de ruine que l'établissement romain traînait, pour ainsi dire, avec lui, et de faire ressortir les causes occasionnelles qui en déterminèrent la chute définitive. Nous glisserons rapidement sur les événements, qu'on trouvera racontés plus au long dans l'article consacré à chaque empereur en particulier.

Au i^{er} siècle de l'ère chrétienne, la puissance romaine était en pleine voie de décadence. Le nom romain avait perdu tout son prestige, et la terreur profonde que les conquérants du monde avaient si longtemps inspirée à tant de nations vaincues était singulièrement amoindrie. Les barbares s'étaient glissés dans l'administration et dans l'armée; les frontières, trop étendues, ne pouvaient plus être efficacement défendues; les exigences toujours croissantes des prétoriens, les prodigalités inouïes des empereurs, avaient engendré une fiscalité effrayante, et les provinces, courbées sous la tyrannie de gouverneurs cupides, pour leur propre compte et pour le compte de ceux dont ils tenaient leur pouvoir, avaient hâte de secouer un joug si dur. A partir de Dioclétien, les empereurs avaient compris qu'un seul homme ne suffisait plus pour s'opposer à tant de causes de dissolution, et que, si le colosse romain pouvait encore être sauvé, ce n'était plus que par la division de la puissance impériale, et surtout par son affaiblissement absolu de la tutelle dans laquelle la tenaient les prétoriens. Mais le premier remède était pire que le mal : outre que son application entraînait nécessairement la guerre civile par le choc de toutes les ambitions rivales qu'on allait mettre en présence; outre que, par la création de trois ou quatre cours et l'entretien de trois ou quatre empereurs, la charge déjà si lourde des impôts ne pouvait que s'augmenter, il était évident que chacun des associés à l'empire devait viser à un seul but, le pouvoir suprême, et que tous ses efforts devaient tendre à franchir le dernier pas qui l'en séparait. Quant au prétorianisme, c'était là le vice radical de l'œuvre entreprise par César, accomplie par Auguste et ses successeurs, vice inhérent à la constitution même de l'empire, et il n'était en la puissance de personne de s'opposer à ses progrès toujours croissants. Dioclétien l'avait tenté, et il s'était décidé à dissoudre la garde prétorienne; mais il fut obligé de la remplacer par la garde joviennne et la garde herculienne, la même institution sous des noms différents. Constantin, à son tour, essaya de briser l'aristocratie militaire, et de faire de la préfecture du prétoire une sorte de magistrature civile; il réussit même jusqu'à un certain point; mais il comprit que, dès lors, le séjour de Rome n'était plus possible aux empereurs; il transporta donc à Constantinople le siège du pouvoir, et l'empire romain n'exista plus. Cela était fatal : fondé sur la force militaire, il devait périr par elle, tant il est vrai que c'est un appui fragile que la force, et que mieux vaut l'empire des lois et des institutions. Trois siècles écoulés depuis l'usurpation de César, tant de révolutions accomplies, tout un système organisé de corruption et d'abrutissement (système suivi avec une rare et significative persistance par les empereurs à l'égard du peuple), le monde entier conquis et ses richesses prodiguées à l'assouvissement des passions de la multitude, les naumachies, des armées de gladiateurs se heurtant dans le cirque contre toutes les bêtes féroces de l'univers, cent mille chrétiens égorgés pour le plaisir du peuple roi, rien n'avait pu faire oublier à l'antique Rome sa liberté perdue et les vieilles gloires républicaines. Constantin vit tout cela, et se dit qu'il fallait créer une Rome nouvelle en face de l'ancienne, rompre d'une manière absolue avec les traditions, laisser les Romains à leurs faux dieux et à leurs idées toujours vivantes de république, tenter enfin d'asseoir un établissement puissant sur tant de ruines amoncelées. Mais soit que l'œuvre fût impossible, soit que Constantin ne fût pas à la hauteur de cette tâche, sa tentative échoua. Peut-être eût-il le tort de voir dans le christianisme, déjà dévoyé, un moyen d'action tout-puissant; ce qu'il y a de certain, c'est que les principales causes de ruine qui se manifestèrent dès le début du Bas-Empire, furent l'ardeur des controverses religieuses et la multiplicité des sectes qui en sortirent. Les luttes des orthodoxes et des

hérétiques, la passion de l'argumentation, qui gagna jusqu'aux empereurs eux-mêmes, firent presque autant de mal au nouvel ordre de choses, que la turbulence et les exigences des prétoriens en avaient fait à l'ancien. Les questions religieuses se subdivisèrent à l'infini; les rhéteurs soulevèrent toutes les questions, argumentant sur des subtilités où le bon sens n'avait rien à faire, et au milieu desquelles il est presque impossible de se reconnaître; ils mirent l'anarchie dans la religion à côté de l'anarchie dans le gouvernement. D'ailleurs, les prétoriens n'avaient pas abandonné la partie, pas plus que les bestiaires et les préposés aux jeux du cirque. Toutes ces classes de gens, habituées à vivre des largesses des empereurs, les avaient suivis à Constantinople, et ces derniers durent maudire plus d'une fois l'imprudence de leurs prédécesseurs, qui en avaient, avec tant de complaisance, favorisé le développement. Seulement, au contact de l'Orient, la moralité de tous ces parasites déchet encore d'un degré, leur insolence et leur pouvoir s'accroissent d'autant, et bientôt on vit les cochers du cirque disposer du trône en faveur de qui les payait le mieux. Le christianisme, à son tour, se pla aux exigences de la vie orientale; il toléra de honteuses mutilations, et on put voir de vils eunuques, déchus de leur rang d'hommes, exercer le pouvoir suprême au nom d'empereurs encore plus impuissants qu'eux. La corruption arriva à son comble; la longue lutte et les querelles interminables des sectes religieuses aboutirent au schisme d'Orient; la rivalité des papes et des patriarches de Constantinople, s'anathématisant tour à tour, vint jeter un élément de dissolution de plus au milieu de cette société vermoulue. Dans les préoccupations publiques, la haine contre les Latins prit la place qu'aurait dû occuper celle des Barbares, qui assaillaient de toutes parts l'empire; les ordres religieux augmentèrent dans une telle proportion et acquirent une importance telle, que les empereurs se préoccupèrent bien plus de l'approche des enfants de saint Basile, que d'une rencontre avec les Perses ou avec les Bulgares; l'Occident, orthodoxe et barbare, regarda avec mépris cet Orient civilisé jusqu'à la corruption, rhéteur et schismatique; et, dès lors, entourée d'ennemis, Constantinople ne fut plus qu'une proie promise au plus audacieux ou au plus fort. Elle n'avait rien de ce qui sauve les empires : ni la foi brutale et inconsciente, qui fit la grandeur du moyen âge chrétien ou mahométan; ni l'esprit d'examen et de libre pensée, conservateur des sociétés modernes. Les rudes soldats de Godefroy de Bouillon et de Baudouin de Flandre ne comprirent rien à toutes les obscures subtilités au milieu desquelles se débattaient les rhéteurs et les scolastiques grecs; ils ne pouvaient y voir que la négation partielle ou totale des dogmes qui faisaient la base de leur foi aveugle, et ils emportèrent en passant ce dernier débris de la civilisation romaine. Ces barbares accomplissaient ainsi leur tâche jusqu'au bout, en achevant de précipiter la ruine du monde ancien, et de faire la place libre à l'épanouissement de l'esprit nouveau. La renaissance du xii^e siècle, plus remarquable, ainsi que le dit M. Henri Martin, que l'éclat passager du règne de Charlemagne ou de Sixte-Quint, parce que, selon une admirable expression de cet historien, ce fut une *naissance*, avait déjà dit son premier mot.

Abailard et Arnaud de Brescia faisaient prévoir Luther; le temps était venu d'en finir avec les vaines discussions d'écoles, de rompre avec tous les souvenirs du passé et d'en faire disparaître les dernières traces. Aussi l'établissement des Latins à Constantinople ne fut-il qu'un épisode de plus dans l'histoire de la décadence du Bas-Empire, et cela ne pouvait rien changer à ses destinées. Eux partis, la dissolution qu'ils n'avaient fait que hâter se dessinait de plus en plus, précipitée par les mêmes causes; les querelles religieuses recommencèrent, plus violentes que jamais; les usurpations à main armée devinrent de plus en plus fréquentes; les Bulgares entamèrent toutes les frontières; les Turcs, dont la puissance s'accroissait de toute la faiblesse de leurs ennemis, se ruèrent avec plus d'acharnement à la conquête de Constantinople, dont ils finirent par s'emparer en 1453, quelques années avant la découverte de l'Amérique, au moment où allaient naître Erasme, Luther, l'Arliste, Machiavel et Michel-Ange.

Quelques historiens ont divisé l'histoire du Bas-Empire en six périodes. Nous suivrons cette division, qui nous permettra de tracer à grands traits la marche des événements. Ces événements, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cet article, sont plus longuement racontés ailleurs. La première période va de l'an 395, année de la mort de Théodose et du partage de l'empire romain entre ses deux fils, Honorius et Arcadius, à l'an 565, époque où finit le règne de Justinien I^{er}. Cet empereur est le personnage important de cette période, signalée par la chute de l'empire d'Occident, la tentative d'Attila contre l'empire d'Orient, l'hérésie d'Eutychès, le commencement des guerres religieuses, la perte de l'Arménie, enlevée par le roi des Perses, Cabad; les invasions des Bulgares, contre lesquelles il fallut bâtir un mur, qui allait du Pont-Euxin (mer Noire) à la Propontide (mer de Marmara); les travaux législatifs de Justinien; les factions des cochers du cirque; les